

Martine-Emmanuelle Lapointe. *Emblèmes d'une littérature : Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés*. Montréal, Fides, 2008. 363 p.

Lucie Hotte

Volume 10, numéro 1, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023161ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023161ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hotte, L. (2009). Compte rendu de [Martine-Emmanuelle Lapointe. *Emblèmes d'une littérature : Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés*. Montréal, Fides, 2008. 363 p.] *Mens*, 10(1), 139–143. <https://doi.org/10.7202/1023161ar>

Comptes rendus

Martine-Emmanuelle Lapointe. *Emblèmes d'une littérature: Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés*. Montréal, Fides, 2008. 363 p.

Cet ouvrage a comme objectif de montrer comment se construisent les lectures canoniques d'œuvres littéraires, lectures qui les transforment nécessairement en « emblèmes » ou figures d'une littérature ou d'un peuple. L'étude se situe donc à l'intersection de plusieurs questions fondamentales pour une compréhension éclairée des institutions littéraires: la formation des canons littéraires, l'émergence de textes considérés comme des classiques, la fabrication d'histoires littéraires et la réception critique des œuvres. Afin de cerner ces aspects propres au fonctionnement du monde littéraire, Martine-Emmanuelle Lapointe a choisi de se pencher sur trois romans qui apparaissent à un moment marquant de l'histoire sociale et littéraire du Québec, les années 1960, soit *Le libraire* de Gérard Bessette (1960), *Prochain épisode* d'Hubert Aquin (1965) et *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme (1966).

L'hypothèse de départ est que la transformation de ces trois livres en « emblèmes » de la littérature québécoise passe nécessairement par une réception critique fondée sur des préjugés idéologiques, c'est-à-dire par une « lecture politique » (p. 11), puisque ce sont les critiques qui en font « des bornes dans l'histoire littéraire, mais plus encore des témoignages de l'évolution culturelle québécoise » (p. 13). Aussi, afin de cerner comment ces romans sont devenus liés au devenir national, les analyses de Martine-Emmanuelle Lapointe sont fondées non pas sur une seule analyse de leur réception critique (celle-ci occultant très souvent des aspects des œuvres afin de les mieux faire correspondre à son horizon d'attente), mais sur une lecture croisée des textes critiques et des œuvres romanesques. Pour chaque ouvrage, deux moments de la réception critique sont privilégiés: d'abord, la première réception, qui est analysée de façon synchronique et synthétique, puis la critique ultérieure qui, à cause du nombre élevé de textes critiques, est judicieusement abordée en fonction de regroupe-

ments thématiques qui permettent de souligner les éléments obsessifs récurrents d'un critique à un autre.

La première section – que l'auteure nomme étrangement « chapitre » dans son introduction – porte sur les concepts théoriques. Les éléments présentés ici sont plutôt hétéroclites, touchant à la fois à l'historiographie et à l'histoire littéraire, à la réception critique et au développement des institutions littéraires. Ce détour s'avère cependant nécessaire étant donné l'amplitude des notions théoriques sollicitées par l'analyse. On s'étonne cependant que pour certains concepts clés, tel celui de « communauté interprétative », l'auteure se contente d'en parler via Bertrand Gervais (source incontournable, il faut l'avouer), sans se référer à celui qui a forgé le terme, soit Stanley Fish. Les références sur la question de la réception restent étrangement québécoises ou européennes alors que les chercheurs américains et britanniques ont largement contribué à la discipline.

Les trois parties suivantes analysent chacune des œuvres à l'étude. Dans la première portant sur *Le libraire*, Martine-Emmanuelle Lapointe illustre à merveille comment l'évolution de la réception critique du roman de Gérard Bessette suit les transformations du discours social. Le roman paraît au moment où le discours nationaliste québécois prend forme, discours qui viendra transformer l'horizon d'attente de la critique. Aussi, note-t-elle que la première réception est partagée entre les critiques, peu nombreux, qui s'appuient sur des critères moraux et ceux qui se penchent plutôt sur la tension entre l'universalité de l'œuvre et sa représentativité du contexte local. Ces deux tendances n'ont rien, à l'époque, de novateur. Toutefois, la réception se transforme au fur et à mesure que naît l'idée d'une littérature performative pouvant transformer le réel. À partir de 1967, *Le libraire* deviendra, dans le discours critique, l'illustration littéraire parfaite de la condition québécoise pré-Révolution tranquille. Cette lecture politique, comme le démontre fort bien Martine-Emmanuelle Lapointe, finira par éclipser les autres même si elle doit occulter certains aspects du roman.

Il n'en sera pas autrement avec *Prochain épisode* d'Aquin, sauf que le roman sera d'emblée associé à la lutte pour l'indépendance nationale à travers la figure de l'auteur, personnellement engagé au sein du RIN. Ainsi dans le cas d'Aquin, les lectures sont le plus souvent informées par la biographie même de l'auteur, qui deviendra lui-même, après son suicide, une figure mythique. L'auteure souligne aussi la tendance opposée de la critique qui fait de l'œuvre d'Aquin une lecture antiréférentielle fondée, celle-là, exclusivement sur le caractère littéraire des œuvres. Elle ne souligne toutefois pas que ces deux tendances opposées ne sont pas le propre de la critique littéraire québécoise, mais découlent de deux conceptions de la littérature qui coexistent partout : une première qui conçoit la littérature comme représentation de la réalité et une seconde qui aborde la littérature en tant que forme esthétique, processus sémiotique. Pour les tenants de la deuxième approche, *Prochain épisode* serait emblématique d'un courant littéraire. Du moins, il semble que ce soit la conclusion à laquelle en arrive l'auteure, car cela n'est jamais dit de façon explicite.

En fait, l'accent mis dès l'introduction sur la « lecture politique » comme moyen de transformer les œuvres en emblèmes masque le fait que certaines œuvres peuvent devenir les emblèmes d'autre chose que de la condition nationale. Certes, cela va à l'encontre des présupposés tenaces qui font des littératures l'expression des nations. Cependant, avec l'avènement du formalisme et du structuralisme en critique littéraire durant les années 1970, l'horizon d'attente de la critique se transforme. Certains critiques continuent bien évidemment, encore aujourd'hui, à faire des lectures politiques des œuvres littéraires et cela est, à mon avis, tout aussi justifié que d'opter, comme d'autres critiques, pour des lectures immanentes. Ce qui m'apparaît essentiel de souligner c'est que ces deux types de lectures se fondent sur deux conceptions différentes de la littérature.

Deux éléments influent donc sur la réception du premier roman de Ducharme et font en sorte que la lecture politique devient difficile à tenir : l'évolution des présupposés entretenus à l'égard de la littérature

et la nature même des textes ducharmiens. Martine-Emmanuelle Lapointe est bien consciente du deuxième élément puisqu'elle affirme dans l'introduction à la section consacrée à *L'avalée des avalés* qu'il est difficile de ramener l'œuvre du célèbre romancier « au sort de la collectivité » (p. 230). On peut dès lors se demander pourquoi avoir choisi de parler de Ducharme si le but de l'ouvrage est de cerner comment les lectures politiques ont fait de certaines œuvres des emblèmes? Or, cette première œuvre de Ducharme est effectivement incontournable ici, car elle devient bel et bien un emblème, mais pas parce qu'elle « est devenue emblématique de la situation collective par ce qu'elle refusait d'affirmer » (p. 231), comme le soutient l'essayiste. Il me semble plutôt que si la critique tente de « rapatrier » le roman, comme le souligne l'auteure, elle ne le fait plus en fonction d'une lecture que j'appellerais identitaire, mais bien à cause des qualités littéraires qu'elle perçoit dans le roman qui a été publié en France ou à cause de ce que certains critiques ont appelé le génie de l'auteur. Ainsi, *L'avalée des avalés* serait une œuvre emblématique, mais d'autre chose que de la québécoïté. Pour bien rendre compte du caractère emblématique du roman, il aurait fallu tenir compte de l'évolution de la critique littéraire au Québec, qui s'éloigne peu à peu des interprétations politiques pour privilégier les « lectures littéraires ». Il est d'ailleurs révélateur, à mon avis, que Martine-Emmanuelle Lapointe consacre le dernier chapitre de la section consacrée à Ducharme à une « relecture » des textes critiques en fonction de certains thèmes récurrents (la langue, l'enfance, l'avalément, par exemple) puisque ces lectures – aussi partielles et partiales qu'elles puissent l'être – tentent de cerner ce qui fait la spécificité littéraire de cette œuvre. La section se termine d'ailleurs sur une question sans réponse: « Emblématique ou classique, *L'avalée des avalés*? Difficile de répondre à une telle question [...] » (p. 313)

L'essai de Martine-Emmanuelle Lapointe touche à des questions qui me préoccupent de près en ce qui concerne la réception des littératures minoritaires. Il a su soulever dans mon esprit maintes

questions. Il s'agit là, pour moi, d'un signe incontestable de son apport à une meilleure connaissance du fonctionnement des institutions littéraires.

— Lucie Hotte
*Chaire de recherche sur les cultures
et les littératures francophones du Canada
Université d'Ottawa*

Karine Hébert. *Impatient d'être soi-même. Les étudiants montréalais (1895-1960)*. Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2008. XIII-290 p.

Dans cet ouvrage tiré d'une thèse de doctorat, Karine Hébert a voulu comprendre le processus de formation identitaire qui suscite la prise de parole et l'action sociale chez la jeunesse étudiante. Avouant d'emblée son malaise face aux images d'Épinal qui sont communément galvaudées sur le sujet, Hébert situe son entreprise de connaissance dans le contexte plus large d'un renouveau démocratique. Nous avons déjà pu lire certaines conclusions de cette ambitieuse recherche dans des revues spécialisées ou des livres collectifs. L'exposition globale de l'argumentation dans *Impatient d'être soi-même* permet davantage de saisir la démarche historique de l'auteure.

La première qualité de cette étude, c'est son cadre d'analyse. Les étudiants de l'Université de Montréal sont mis en perspective – et vice versa – par rapport à ceux de l'Université McGill sur une période de 65 ans (1895-1960). Il y a là un choix judicieux pour qui cherche à saisir la construction de la jeunesse comme catégorie sociale dans le temps et dans l'espace. Une telle « histoire croisée » pourra paraître osée aux yeux de ceux qui connaissent les liens ténus entre l'une et l'autre institution universitaire ou qui savent tout ce qui sépare alors les deux établissements d'enseignement supérieur (et qui se reflète dans un désolant contraste financier) mais un tel choix prend son sens dans une recherche qui vise à dégager les conditions spécifiques